

1900 : Schweizer Ambulanz im Burenkrieg

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **49 (1941)**

Heft 31: **650 Jahre Eidgenossenschaft**

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-547698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un Georges Du Pan à la Cour d'Angleterre où le physicien De Luc, un siècle plus tard, remplira des fonctions plus modestes, mais de confiance, en qualité de «lecteur». La domination française n'a pas supprimé les dispositions laborieuses des Genevois: leurs savants et leurs artisans; continuent à produire et cela d'autant plus que l'heure des querelles est passée. On les a payés trop cher. La liberté, l'indépendance furent leurs premières victimes. Il faut se ressaisir. Et Genève se ressaisit. Bien plus: elle va contribuer, grâce à Charles Pictet de Rochemont, à faire donner à la Suisse, lors des congrès de 1815, la place à laquelle elle a droit dans l'Europe réorganisée. Le grand diplomate, dont l'horizon est vaste — il a voyagé jusqu'en Russie, ce qui, pour l'époque, est méritoire — est assisté au congrès de Vienne de François d'Ivernois, créé chevalier par le roi d'Angleterre sous le nom de «sir Francis d'Ivernois», et, comme secrétaire, de Jean-Gabriel Eynard, hier encore intendant de la duchesse de Piombino et qui sera le représentant des intérêts de la reine d'Etrurie avant de consacrer sa fortune et ses talents à la libération de la Grèce; ce pays l'accréditera en qualité de «ministre près toutes les cours d'Europe», fait unique dans l'histoire de la diplomatie.

A Vienne, Eynard est accompagné de sa ravissante épouse, née Lullin, c'est-à-dire d'une famille où il est de tradition de connaître l'étranger et d'en recevoir de justes hommages. M^{me} Eynard règne par sa beauté et, comme son mari, par sa bonté. Encore qu'elle connaisse toutes les têtes couronnées, tous les diplomates, Talleyrand, Metternich, Castlereagh, le cardinal Consalvi, le champ de sa réputation est plus limité que n'avait été celui de cette autre Genevoise, M^{me} Andrion, célèbre dans le monde des affaires de son temps; il est moins étendu que celui de M^{me} de Staël; le génie provocateur de cette fille de Necker s'est dressé contre Napoléon devant une Europe stupéfaite, alors que celui de sa cousine, M^{me} Necker de Saussure, lançait dans le monde *L'Education progressive*, qui appelait une révolution dans la pédagogie.

Ces hommes et ces femmes sont des constructeurs. Certes, beaucoup d'entre eux sabrèrent des préjugés, mais pour protéger des traditions fondamentales dans le domaine de la pensée et la conception d'un Etat démocratique. Les luttes intestines de Genève l'avaient conduite à la guerre civile, à l'absorption trop facile de sa souveraineté par un troisième larron. Mais l'œuvre des architectes de la République ne pouvait complètement disparaître. Et «l'âme» était là, prête à reprendre tous ses droits.

Incorporée à la Suisse, Genève n'apparaît plus comme une cité dont un empereur, après avoir salué la conquête matérielle, voudrait pouvoir s'assurer la conquête morale. Elle n'est plus le chef-lieu d'un vaste département ni le centre de grandes administrations d'Etat. Mais elle est plus et mieux: un canton suisse; elle fait partie d'un tout qui, s'il ne lui procure pas la richesse, lui garantit le respect de ce qu'il y a de plus sacré, la liberté.

Elle-même va s'employer à la sauvegarde, pour toute la Suisse, de cette liberté. L'un de ses fils, Guillaume-Henri Dufour, avant même que d'être fait général, réorganise l'armée, redresse les fortifications, en imagine d'autres. Surtout, il concentre les forces en conciliant les esprits. Catholiques et protestants, naguère en cruelles disputes, s'unissent pour lui rendre hommage et tandis que, dans son pays, on le surnomme «le Pacificateur», de l'étranger continuent à lui parvenir des offres de commandement en chef; l'Italie, le Palatinat, l'Empire français souhaiteraient le voir en des postes importants. Mais le Genevois Dufour n'entend prêter ses talents qu'à la Suisse et c'est la Suisse qu'il servira lorsqu'il s'entretiendra avec des souverains ou des membres de gouvernements étrangers.

Il la servira encore lorsqu'il présidera la première conférence internationale où devaient être traitées les questions posées par Henri Dunant dans son ouvrage *Souvenir de Solferino*. Ce témoignage et ce cri du cœur bouleversent les consciences. La Croix-Rouge est fondée sur les bases entrevues par le Comité où siègent Dufour, Dunant, Moynier, Appia et Maunoir, tous appréciés par leur savoir bien au-delà des frontières helvétiques. Créé, dès 1863, au cœur de la ville du refuge, ce comité international, par son champ d'action, songe à ceux qui sont tombés sur le champ de bataille; ils ne peuvent espérer trouver un asile et méritent pourtant, au nom de l'humanité, d'être pansés et réconfortés quelles que soient leurs origines et le parti qu'ils suivirent au combat.

Sans grande tradition industrielle, Genève a trop l'habitude, imposée par sa situation géographique autant que par la curiosité intellectuelle de ses habitants, de regarder ce qui se passe de l'autre côté des monts pour ne pas avoir acquis quelque expérience dans le domaine épineux des relations internationales. On le savait lorsqu'on fit d'elle le siège de la Société des Nations et du Bureau du travail. On savait peut-être moins que, tout en accueillant ses hôtes, elle ne leur laisserait jamais prendre une place réservée aux seuls sentiments suisses.

Les hauts magistrats venus pour se rencontrer chez elle ont compris, le plus souvent, que le véritable «esprit de Genève» n'était pas celui que leur présentaient les chevaucheurs de nuées.

L'esprit de Genève, c'est celui qui est l'animateur de la cité. Il s'est formé par de longs siècles de défense militaire, de défense morale, et, au

Gedanken von Carl Hilty

Dauernde politische Freiheit ist mit bloss materialistischer Welt-auffassung ganz unvereinbar. Man muss an einen Gott und seine unfehlbare Gerechtigkeit glauben können, um seinen Mitmenschen hinreichend zu trauen und damit den Mut zur Freiheit zu finden. Sonst, wenn alles bloss auf die Menschen und ihre natürlichen Instinkte und Interessen abgestellt wird, gelangt man zu dem «Kampf ums Dasein» und demgemäss zur Herrschaft der Stärksten, Klügsten und Gewalttätigsten, welche ihrer Natur nach schrankenlos ist.

Niccolò Machiavelli und Giambattista Vico.
Politisches Jahrbuch 1906.

lendemain de drames, par une reconstruction politique, spirituelle et économique. L'esprit de Genève, c'est celui de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui, dès les premières années de la République et jusqu'à l'époque moderne, travaillèrent avec acharnement, dans des conditions souvent difficiles, pour que, leurs noms disparus, celui de Genève continuât pourtant à rayonner. On demandait à Ami Lullin, premier syndic de la République, étendu sur son lit de mort et les yeux déjà mi-clos, à quoi il songeait: «Je pense à Genève», répondit-il — et il mourut.

C'est cela «l'esprit de Genève»: c'est celui qui vous enveloppe dès le berceau et vous accompagne jusqu'au tombeau. Mais il n'est pas égoïste; il ne croit pas à ses seules vertus. Il sait quelles sont ses faiblesses. S'il est conscient d'animer encore la cité et si, fidèle aux traditions, il juge naturel d'abriter le Comité international de la Croix-Rouge, il est heureux et fier en constatant qu'il peut rendre service à la Suisse.

L'esprit de Genève, ce n'est pas celui de quelques agités, marchands d'orviètan de la foire politique; c'est celui qui veille sur la famille, la vie religieuse, le travail. C'est celui du boulevard situé à l'une des extrémités de la Confédération. C'est celui qui doit inspirer la réponse courageuse et intelligente du soldat auquel le pays tout entier a le droit de crier, avec une voix venant du fond des âges: «Sentinelle, que distu de la nuit?»

Firn und Gletscher umgeben dich. Tief unten wogen Wälder, Matten und Herdengeläut. Während du die Schönheit deiner Heimat atmest, wendest du den Blick fernen Ländern zu. Grenzenloser Drang nach Weite! Reisen! Wandern! Erleben! Den Bergwind in sonnendurchglühte Städte tragen! Die Kostbarkeiten der Heimat austeilen und das Wesentliche anderer Länder als Geschenk für die Zuhausegebliebenen sammeln!

So bist du, Schweizer: deine Träume schwingen in unsichtbarem Strom hinaus. Stehst du dann, fern deinem Lande, im Daseinskampf, so brandet deine gereifte und gestärkte Heimatliebe ins Bergland zurück.

Einmal kehrst du selbst wieder in die Schweiz. Dein Wesen vermittelt Achtung und Verständnis für andere Völker, deren Schicksal du mit Teilnahme verfolgst. Blüten dort Wunden, leidest du mit.

Und aus diesem Mit-Leiden hebt sich dein Helferwille.

1900 Schweizer Ambulanz im Burenkrieg

Im Januar 1900 beschloss die Direktion des Schweiz. Roten Kreuzes, drei Aerzte, die Herren Dr. de Montmollin, Dr. König und Dr. Suter, mit reichem Sanitätsmaterial nach dem südafrikanischen Kriegsschauplatz zu senden. Zuvor hatten sie beide Kriegführenden angefragt, ob eine solche Hilfe notwendig und erwünscht sei. England hatte höflich abgelehnt, die Buren dagegen hatten das Angebot warm begrüsst. Personal, Wagen und Zugtiere für eine Ambulanz sollten in Transvaal aufgetrieben werden.

Am 2. Februar schifften sich die drei Aerzte in Neapel ein, vier Wochen später erreichten sie Lourenço Marques, und am 8. März befanden sie sich in Pretoria.

Während ihrer Reise hatte sich die Lage in Südafrika wesentlich geändert. Bei ihrer Ankunft in Pretoria war auf Burenseite das Bedürfnis nach Sanitätshilfe recht gering geworden. Eine Reihe von

Gedanken von Jacob Burckhardt

Aus Welt, Zeit und Natur sammeln Kunst und Poesie allgütige, allverständliche Bilder, die das einzige Irdisch-Bleibende sind, eine zweite ideale Schöpfung, der bestimmten einzelnen Zeitlichkeit entzogen, irdisch-unsterblich, eine Sprache für alle Nationen. Sie sind damit ein grösster Exponent der betreffenden Zeitalter.

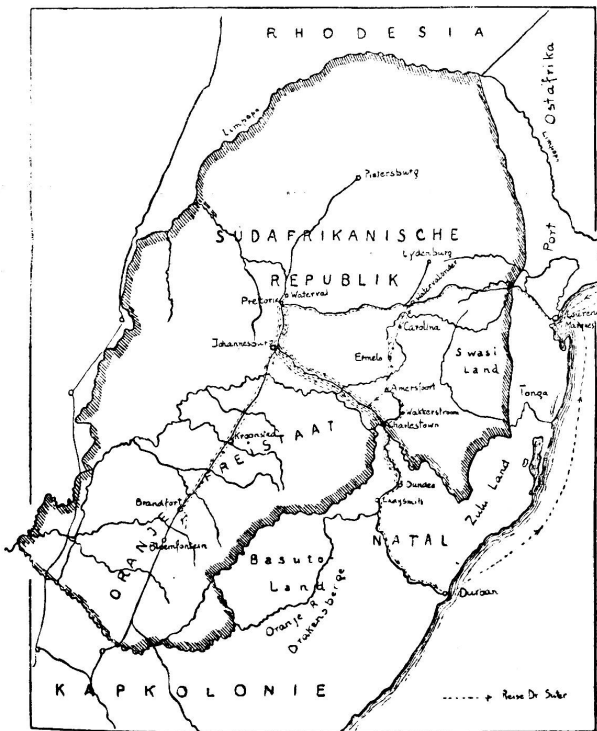
Ausserlich sind ihre Werke den Schicksalen alles Irdischen und Ueberliefert unterworfen, aber es lebt genug davon weiter, um die spätesten Jahrtausende zu befreien, zu begeistern und geistig zu vereinigen.

Es kommt im einzelnen nicht darauf an, in welchen Schattierungen die Begriffe «gut und böse» modifiziert sind (denn dies hängt von der jeweiligen Kultur und Religion ab), sondern darauf, ob man denselben, so wie sie sind, mit Aufopferung der Selbstsucht pflichtgemäss nachlebe oder nicht.

Ans: Weltgeschichtliche Betrachtungen.

ausländischen Ambulanzen wartete in der Stadt untätig auf Beschäftigung. Der ganze südwestliche Teil des Oranje Freistaates befand sich schon in englischer Hand und die Buren hatten sich nordwärts in die Biggarsberge zurückgezogen. Die Feindseligkeiten setzten sich in kleinen Scharmützeln fort; Verwundete gab es nur wenige.

Nachdem die Schweizer Aerzte in einem Lager gefangener Engländer zu Watervaal während kurzer Zeit den ärztlichen Dienst bei Typhus- und Dysenteriekranken versehen hatten, folgten Dr. de Montmollin und Dr. König einem Ruf der Buren ins Johannesburg Hospital.



Dr. Suter rüstete mit Rücksicht auf eine Bitte des Burengenerals Grotter eine Ambulanz für den Oranje-Freistaat; denn, obwohl es nur wenige Verwundete gab, bedeutete ärztliche Hilfe doch eine Notwendigkeit.

Mitte April verliess er mit seiner Ambulanz Pretoria. Sie bestand aus einem gedeckten Ambulanzwagen und einem Lastwagen für den Transport von Zelten, Sanitätskisten und Lebensmitteln. Der Ambulanzwagen war mit vier, der Lastwagen mit acht Maultieren bespannt. Dazu gehörten noch vier Reitpferde. Zwei in Südafrika angesiedelte Schweizer übernahmen den Dienst als Krankenwärter, einige Kaffern vervollständigten das Personal als Maultiertreiber und Diener.

In Bloemfontein wurde Dr. Suter dem Wakkerstroom-Kommando zugeteilt. Es lag mit achthundert Mann und guter Position in der Nähe von Brandfont. Doch Ende April wurden die Buren aus dieser Stellung vertrieben. Damit begann ein andauernder und sehr beschwerlicher Rückzug durch den ganzen Freistaat. Dr. Suters Ambulanz zog mit ihnen. Durch die Pflege der Verwundeten und Kranken zurückge-

halten, befand er sich nach kleineren Gefechten oft zwischen den feindlichen Heeren. Jedesmal kostete es ihn ausserordentliche Mühe, den Anschluss an seine Truppen wieder herzustellen.

Im nördlichen Zipfel des Freistaates, am Rhenosterriver, erhielt das Wakkerstroom-Kommando den Befehl, die Natalarmee in der Gegend von Volksrust zu verstärken. Unermüdlich ratterte die Schweizer Ambulanz hinter der Staubwolke der berittenen Buren. Diese fanden auch dort kein Kriegsglück; nach jedem Gefecht verloren sie ein weiteres Stück des heimatlichen Bodens.

Am 7. August fiel die Schweizer Ambulanz bei Amerfoort in englische Hand.

Dr. Suter übernahm nun den Transport englischer Verwundeter und führte sie auf beschwerlicher Reise in das grosse englische Feldlazarett von Paardekop. Dort erhielt er vom britischen Kommando den Freipass nach Johannesburg, um seine beiden Kollegen, Dr. de Montmollin und Dr. König, aufzusuchen. Diese hatten jedoch das Spital schon vor zwei Monaten, kurz nachdem die Stadt von den Engländern eingenommen worden war, verlassen.

Unterdessen hatten sich die Burenstreitkräfte in unbedeutende Trupps aufgeteilt; Verwundete gab es kaum noch. Dr. Suter löste daher am 25. August die Ambulanz auf, die er mit so grossen Erwartungen und so begeistertem Helferwillen ausgerüstet hatte.

Wir Menschen von heute, die wir um Schrecken und Grausamkeit des totalen Krieges wissen, die wir in den letzten Wochen von neuem täglich durch Zeitung und Radio von Schlachten ungeheuren Ausmasses vernommen haben, die wir die Auswirkungen erbarmungsloser Angriffe in Bildern von Feldspitälern, Verwundetenzügen, Gefangenenlagern kennen — wir Menschen von heute lächeln ungläubig, wenn wir den beinahe harmlosen Bericht über die Schweizer Ambulanz in Südafrika durchblättern. Vor vierzig Jahren! Zwei segeltuch-überspannte, hochrädige Karren, Zelte und Lagerfeuer, endlose Steppen, Jagdzüge, ab und zu eine plötzliche Schiesserei, zwei, drei Verwundete, einmal gar ihrer sieben! Romantischer Krieg!

1908–1909

Erdbebenkatastrophe in Kalabrien und Sizilien

Die Erde bebte. Nur wenige Atemzüge lang. Doch Inseln und altgewordene Kulturen sanken ins Meer. Gebirge stürzte donnernd ins Tiefland. Von Männern erbaute Mauern erschlagen im Sturze Mensch und Tier und verschütteten das Werk von Jahrhunderten. — Und wenn die Erde wieder ruhig in ihrer Bahn weiterzieht, räumen die Ueberlebenden die Trümmer von der Stätte des Grauens und senken klagend die Erschlagenen in geweihte Erde.

Ein Erdbeben brachte am Abend des 29. Dezember, im Jahre 1908, unermesslichen Jammer in weite Gebiete von Kalabrien und Sizilien. Volksreiche Städte und Ortschaften waren in wenigen Sekunden zerstört worden. Die ersten Berichte meldeten Tausende von Opfern. Doch gleich darauf wurde entsetzt von Hunderttausenden gesprochen. Ruinen, Elend, unzählige Verwundete und Tote und bitterste Not!

Das Schweiz. Rote Kreuz wandte sich sofort an die Bevölkerung seines Landes. Das Volk spendete innert drei Wochen über eine halbe Million Franken. In einem an den Personenschnellzug angehängten Gepäckwagen fuhr die erste Sendung Verbandmaterial schon am 14. Januar nach Süditalien ab. Eine zweite Sendung — 12 Wagenladungen Bretter und Konstruktionsholz für den Bau von Baracken, sowie 400 laufende Meter Zelttuch — folgte am 26. Januar, eine dritte mit Kleidern, Nahrungsmitteln und Dachpappe am 31. Januar.

Um die dringendsten Bedürfnisse der heimgesuchten Gebiete zu prüfen, sandte das Schweiz. Rote Kreuz am 15. Januar zwei Delegierte, die Herren Dr. de Marval und E. Flückiger, nach Süditalien. Ueber Eindrücke und Mission dieser beiden Delegierten lassen wir nachfolgend Dr. de Marval aus seinen Berichten sprechen:

«Reggio-Calabria, 21. Januar 1909.

In der Nacht reisten wir mit einer Stunde Verspätung von Neapel ab und sahen beim Erwachen den wundervollen Kontrast des blauen Meeres und der roten Klippen unter dem strahlenden Glanz der Morgensonne. Um 4 Uhr nachmittags kamen wir nach Gioja-Tauro und Palmi, wo alle Häuser verlassen, entweder rissig oder eingestürzt sind. Ueberall Zelte oder primitive Wohnstätten, die in der Eile aus Türen, Fensterladen und Fenstern zusammengestellt und mit Leinwand,